

Lorsqu'Atob eut enfin posé le pied sur l'île de Gorne, qu'il eut amarré l'aérobarque, chargé sa cargaison sur le dos des okpits et mené ces derniers à l'abri du grand paravent de la digue, il prit quelques instants de repos pour s'adonner à la contemplation du ciel. Les soleils d'Aru déclinaient lentement dans le firmament de part et d'autre de la cime du mont Alogh. Le fier rocher jaillissait d'une mer de nuages noirs, à cette heure grondante et par moments secouée d'éclairs. À son sommet trônait le temple d'Olokîn, jadis principal lieu de pèlerinage de la région. Les deux astres paraissaient ainsi veiller sur le monument sacré en baignant ses saintes façades de leur aura protectrice, comme si Oshîn, le Grand Maître du Jour, offrait au sanctuaire de son divin fils sa bénédiction crépusculaire.

*Par la barbe du vieux Létro, tout ça, c'est que des foutaises,* songea Atob. *D'ici, on peut pas voir qu'il est tout en ruines, ce fichu temple. C'est qu'une illusion : d'un autre point de vue, ils seraient pas à la même place, les soleils.* Le regard toujours orienté vers l'immensité céleste, il se retourna et laissa retomber sa main placée en visière. Une bourrasque plus virulente que les autres fit battre les pans de son long manteau. *En vrai, le père Oshîn, il a abandonné son fils, tout comme nos seigneurs ils nous ont délaissés. Y'en a qui se roulent dans l'opulence, pendant que les autres, ils ont bien du mal à nourrir leurs propres familles. Où c'est qu'elle est, leur satanée justice, dans tout ça ?* À l'autre bout de la vallée, planant à des hauteurs inaccessibles bien au-dessus des îles les plus élevées de l'archipel du Koffir, on distinguait la silhouette de la cité flottante de Maadertohn, chef-lieu des Quifêkh dont les neÿrs s'étaient autrefois payé le luxe d'un système de flottaison artificiel. Aujourd'hui, le vrombissement lointain des turbines était inaudible en raison de la tempête, mais il n'était pas rare, pour les habitants de l'île, de voir leur journée perturbée par les bruyantes manœuvres du géant de métal, lorsque celui-ci se déplaçait d'un bout à l'autre du territoire dont il avait l'administration. *On aurait dû partir vivre là-haut, quand l'occasion s'est présentée. Pourquoi qu'on est resté ? On y a gagné que plus de misère.* Les quelques villageois qui, comme Atob et sa famille, avaient choisi de demeurer sur l'île voyaient leur existence s'enliser dans des conditions toujours plus intenable tandis qu'une poignée d'aristocrates riches, bien installés dans leurs fauteuils rembourrés aux plumes de vasidon, se gargarisaient d'opulence, contrôlant tout là-haut l'économie de la région sur la base de taxes toujours plus élevées. Certes, à Maadertohn, les citadins n'avaient pas tous la vie facile, ça non, car il fallait se courber devant ces odieux aristocrates, se plier en quatre pour satisfaire les moindres de leurs désirs, mais du moins s'endormaient-ils chaque soir avec le ventre plein... *Par Oshîn, maudit soit le roi Ylvan IV, et maudite soit sa famille...*

Dans un soupir aux relents d'aigreur, Atob se mit en chemin et entraîna ses bêtes sur la route sinueuse qui traversait le village d'Og'zrep avant de mener à sa demeure, à peine réjoui à l'idée de retrouver bientôt femme, mère et enfants au terme de sa longue expédition. Bien que le vent lui soufflât désormais dans le dos, facilitant son pas ainsi que celui de ses deux okpits pour cette ultime étape de son voyage, nulle prière ne sortit de sa bouche en remerciement aux dieux.

*Tiens, faut croire que les Bongens aussi, ils ont fini par se barrer.* De la petite maisonnée, la première du village, bâtie à flanc de montagne en surplomb des ténébreux flots de nuées, émanait un sinistre silence. Aucune fumée ne s'échappait de la cheminée, malgré le froid de la saison et le tas de bois coupé bien visible sous une courte toiture. Il tenta un appel, à tout hasard : « Shaïnor ! Hiffonie ! » Aucune réponse ne lui parvint, même après avoir pressé à plusieurs reprises la sonnette placée sur la clôture. *Où c'est qu'ils se sont tirés ? Ils ont peut-être rejoint le continent ? Ou ben est-ce qu'ils ont pris le service dans une cité flottante ? Ou alors...* Pris d'un doute, il eut un instant l'idée de s'approcher de leur baie vitrée afin de jeter un coup d'œil et de s'assurer que... mais il balaya aussitôt la pensée tragique qui lui avait traversé l'esprit et préféra poursuivre son chemin sans perdre plus de temps.

Qui était parti ? Qui était resté ? Difficile à dire. Alors qu'il parcourait Og'zrep, nul n'arpentait les rues que le vent, et les bâtisses, souvent délabrées, affichaient toutes la même sordide immobilité. La misère, ici comme partout ailleurs, conviait à la pudeur, et l'on préférait cacher son indigence derrière des murs solides dont le véritable mérite n'était pas tant de protéger des bourrasques que des regards. Seuls de rares okpits, broutant dans quelque jardin une pelouse jaunâtre, laissaient à supposer que leur propriétaire n'avait point encore fait le choix du départ : nulle personne sensée n'abandonnerait ainsi si belle portion de nourriture. Pour se donner une idée du nombre de villageois persévérants, la nuit tombante serait plus instructive : moins du tiers des résidences verraient leurs fenêtres éclairées.

*Faudra bien qu'on se rende à l'évidence, nous aussi, et qu'on pense à se tailler. Qu'est-ce qu'on y gagne, nous, à s'éterniser dans ce patelin ? Et, passant devant la nécropole où reposait son aïeul : Toi le père, au moins, tu as su partir à temps. Avant que ça devienne la folie dans notre région.*

Une fois gravie l'ultime côte du petit chemin escarpé, un frisson le parcourut. Pas à cause du vent, non, pas seulement. La maisonnette construite jadis par ses ancêtres au bord du gouffre, choix stratégique pour faciliter à ses occupants l'accès aux mines de kirtz cachées un peu plus profondément sous la brume, cette demeure qui avait hébergé ses rires d'enfant, ses rébellions d'adolescent et ses délassements d'adulte, cette pauvre bâtisse où il avait passé toute sa vie apparaissait tellement délabrée qu'elle semblait devoir s'effondrer à la moindre bourrasque un tant soit peu trop virulente. *Elle va pas tenir longtemps debout, mais pour l'instant, elle a toujours le toit sur la tête, c'est ce qui compte.*

Le fils et la fille d'Atob, lorsqu'ils l'aperçurent par la fenêtre, interrompirent leurs jeux et se précipitèrent à sa rencontre sur le sentier. « Papa ! cria la petite Ikiri en sautant dans les bras de son père. Tu m'as manqué, Papa !

— Est-ce que tu as pu en vendre beaucoup, des statuettes de Papi ? » demanda sans ambages l'aîné, Outaro, pénétré par l'espoir. Cruauté de ces yeux implorants. Atob jeta un bref coup d'œil aux deux okpits sur les côtés desquels pendaient quelques maigres sacs. « Par Vaëli, pas tant que je l'aurais voulu, mais c'est déjà ça », lâcha-t-il dans un soupir qui trahissait sa déception. « Y'a ce qu'il faut pour tenir quelques mois... si qu'on fait attention... » Comprenant à l'intonation de son père combien la situation était délicate, le jeune adolescent abandonna là ses questions et se contenta de l'aider en silence à décharger les okpits de leurs fardeaux, après quoi il retourna s'occuper de sa petite sœur qui l'invitait en riant à partager ses jeux enfantins.

En arrivant à l'étable où il conduisait ses bêtes rompues, Atob s'étonna de l'absence du troisième ruminant. Y avait-il de quoi s'inquiéter ? Peut-être Kitifa l'avait-elle simplement prêté à des voisins, comme la dernière fois ?

Il pénétra enfin chez lui, et se sentit immédiatement écrasé par le regard de sa femme, lourd de détresse, qui l'attendait dans le salon. « C'est plutôt mauvais, Kitifa... dit-il en réponse à sa muette interrogation après l'avoir embrassée. Les gens, ils veulent pas des babioles de mon père... Pas en ces temps de crise... La famine, elle est partout, et y'en a pas beaucoup, des gens qui veulent refourguer de leurs récoltes. J'ai pas écoulé plus du quart de la marchandise, et celles que j'ai vendues, je les ai cédées qu'à la moitié du prix qu'on avait décidé... » Tout en parlant, il commençait à vider les sacs. Tout un tas de petites statuettes taillées dans le kirtz – grandes divinités korogaï, héros quifêkh, animaux considérés comme sacrés par les populations d'Aru – retrouvèrent progressivement leur place sur les étagères qu'elles avaient délaissées. « J'ai parcouru toutes les îles de l'archipel, j'ai fait tous les marchés, et je suis même allé jusqu'au continent, comme prévu... Y'a que là-bas que j'ai pu trouver de quoi manger, louée soit Vaëli. On y ressent pas la famine autant que par chez nous, sur le continent. La nourriture, elle y reste chère, faut bien dire, mais on s'y dégote un bon melon ou un panier de poires de brume pour moins de cinquante roufles. J'ai pu acheter de quoi nous permettre de passer l'hiver. C'est déjà ça. Je m'en vais refaire encore une tentative au printemps prochain. »

Il prit soudain la mesure du silence que lui infligeait Kitifa. Pesant. Si pesant. Trop pesant. « Quelque chose qui va pas ?

— Y'a une délégation de Maadertohn qui est venue avant-hier. » Elle fondit en larmes. Atob courut vers elle pour la prendre dans ses bras, la consoler, tandis qu'elle s'écriait : « Ils nous ont tout pris ! Tout ! Nos réserves d'oméal, les pommes-nari qu'on se gardait pour les fêtes, les tonneaux d'huile de baba...

— *L'okpit !* s'exclama Atob, comprenant subitement la raison de l'absence de l'animal à l'étable.

— Et pis plus de la moitié de nos recharges d'énergie. Et aussi une bonne part des outils qui se trouvaient dans l'atelier de ton père. C'est pour *soutenir l'effort de guerre*, qu'ils ont dit. Paraît qu'on aurait de la chance qu'Outaro, il est encore trop jeune, mais que l'année prochaine, faudra qu'il fasse son service militaire.

— Déjà ? Mais normalement...

— Ils ont changé l'âge légal, apparemment... Un nouveau décret... J'y ai voulu faire des recherches sur le réseau, mais j'ai pas bien compris. Oh ! Atob ! Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Putain de bordel de merde ! » En homme qu'il était, il s'était jusqu'ici contenu, mais cette fois, c'en était trop. Il explosa franchement. Lâchant sa femme, il leva les bras, secoua ses poings serrés, et se mit à hurler en direction du plafond, comme pris de folie : « Ah ! Y'en a marre de leur foutue guerre ! Par les couilles d'Oshîn, à quoi qu'elles servent, nos prières, hein ? Les dieux, comme les rois, ils s'en foutent bien de la misère que vit le peuple ! On y gagne rien à rester ici sur cette île ! Toutes les mines de kirtz, elles ont fermé ! Y'a plus de travail ! Faut qu'on foute le camp, bouse de Rêzêkh ! Faut qu'on foute le camp, et plutôt deux fois qu'une !

— Mais, Atob, ta mère...

— Ah oui ! C'est que je l'oubliais, la mère ! Faut bien se rappeler que c'est sa faute si on reste bloqués sur cette maudite île, dans ce maudit archipel ! Parce qu'il paraît qu'elle serait trop vieille pour faire un long voyage, hein ! Mais elle finira bien par... par...

— Atob...

— On aurait pas tous ces problèmes si elle avait dès le départ assumé son statut, la mère, plutôt que... On en serait pas là si elle avait gardé contact avec...

— Atob, s'il te plaît... » Ce n'est qu'alors qu'il remarqua la vieille femme affalée dans son fauteuil de cuir habituel. *Maman...* Aussitôt cessèrent ses fulminations. L'ancêtre était presque constamment plongée dans une mystérieuse contemplation, et restait parfois si immobile et silencieuse qu'elle en venait à se confondre avec le décor. Une grande honte s'empara d'Atob lorsqu'il s'aperçut qu'Ikiri et Outaro, également présents dans la pièce, l'observaient avec un œil effaré.

« Pardon, Maman, c'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu le sais bien, j'ai un peu perdu le contrôle, comme ça m'arrive... »

La vieille lui présenta une face sillonnée de rides à l'expression indiscernable. « Tu as dit ce que tu pensais, mon fils. Et tu as raison. Je ne suis pour vous qu'un fardeau. C'est un fait avéré. » Comme toujours, elle s'exprimait avec une étonnante gaieté non dépourvue de douceur, même pour parler des choses les plus tragiques, bien que l'on trouvât souvent dans sa voix une note de mélancolie.

Atob, confus, alla fouiller dans ses affaires de voyage et en extirpa un bâton tout noir qu'il présenta à sa mère. « Tiens, Maman. J'ai fait comme tu m'as demandé : sur le chemin du retour, j'ai fait un détour par le temple et j'ai fait bénir ta canne par Olokîn. » Après un instant, il se sentit obligé d'ajouter : « Y'avait un homme qu'avait voulu me l'acheter sur le marché de Raït'fol, un type riche apparemment, même qu'il m'en a proposé jusqu'à vingt mille roufles, mais j'ai refusé, hein, parce que tu répètes souvent que c'est ton souvenir de Papa le plus précieux. » *Mais au moins, je sais maintenant que je pourrai le refiler pour une belle somme quand tu vas le rejoindre dans la tombe, ne put-il s'empêcher de penser.*

« Tu dis vrai, Atob, il serait dommage de se séparer d'un pareil chef-d'œuvre, souffla la vieille femme en caressant les motifs discrets gravés le long du fût noir. Rarement on n'a vu kirtz aussi bien travaillé. Ton père avait un véritable talent. Certes, cet objet revêt une grande valeur sentimentale pour moi, mais il a aussi surtout un rôle plus pragmatique : c'est, de toutes les cannes, celle qui soutient le mieux mes pauvres jambes lors de mes déplacements. » Sur ces paroles, elle repoussa l'ustensile de bois qui l'avait accompagnée en l'absence d'Atob puis s'appuya sur le bâton de kirtz et s'en servit pour quitter son fauteuil avant se redresser tant bien que mal, réprimant difficilement une grimace de douleur. « Ah, c'est bon de te retrouver, ma chère vieille canne ! Bon, les enfants, voulez-vous me suivre dans la salle d'histoires ?

— Chouette ! Chouette ! Une histoire ! Une histoire ! s'exclama Ikiri.

— Mouais... lâcha Outaro. Une histoire, pourquoi pas. Mais peut-être que Papa et Maman, ils ont besoin d'aide pour...

— Laisse, laisse, Outaro », dit Kitifa sur un ton qui se voulait doux, mais dont le léger tremblement trahissait imperceptiblement la profonde détresse qui l'habitait. « Je peux m'occuper de tout, et nous avons besoin, ton père et moi, de passer un peu de temps en tête à tête. » Ce qu'Atob confirma d'un hochement de tête.

Ainsi, appuyée sur sa canne, les membres secoués de tressaillements séniles, la vieille femme traversa lentement, très lentement la maisonnée, la fillette riant et sautillant autour d'elle, le garçon la suivant sagement et surveillant ses déplacements pour éviter toute catastrophe. Il se savait suffisamment mature pour comprendre qu'il est un âge où le moindre faux pas peut avoir des conséquences dramatiques.

- FIN DE L'EXTRAIT -